Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 20 (1912)
Heft: 1

Artikel: La vie de société dans le pays de Vaud au XVIIIe siècle
Autor: Secretan, H.-F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-18357

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

faits précités? Je l'ignore, mais ne serait-il pas permis de supposer que LL. EE. ont tenu à ce que la procédure du complot de Henzi fût bien connue des diverses cours de justice du canton de Berne, et particulièrement de la partie romande du canton? Evidemment, la copie envoyée à Bex n'a pas été une exception. Il était nécessaire que l'on fût bien convaincu partout que des tentatives semblables à celle de Henzi, aussi bien qu'à celle de Davel, échoueraient misérablement sous une impitoyable répression? C'est fort possible et, à cet égard, rien ne saurait nous étonner de la part de la justice de Berne. J. CART.

LA VIE DE SOCIÉTÉ DANS LE PAYS DE VAUD AU XVIIIe SIÈCLE[1]

L'histoire générale nous donne la succession des grands événements qui ont transformé les sociétés. Au premier plan surgissent quelques individualités exceptionnelles qui ont tenu la plume ou l'épée. Les classes sociales, le peuple, la bourgeoisie, la noblesse sont des abstractions qui résument une quantité d'activités individuelles. Le passé nous apparaît ainsi dans une atmosphère grise, où les personnages sont des ombres, où tout a l'aspect indécis et flou des paysages baignés dans la brume. Celui qui a la passion de l'histoire voudrait en voir les scènes éclairées par le soleil qui en fut témoin. Comme le disent les auteurs de ce magnifique ouvrage, ils veulent faire une peinture de la vie d'autrefois où l'événement décrit avec tout ce qui le caractérise donne une sensation directe et précise. C'est ce qui fait le charme et le succès des mémoires et des correspondances du XVIIIe siècle. Mais ces documents en général ne mettent en scène que

[1] *La Vie de Société dans le Pays de Vaud à la fin du XVIIIe siècle*, par M. et Mme William de Sévery. Deux vol. in-8°, 1911-1912.

de rares acteurs dans un cadre restreint. Des archives d'une richesse exceptionnelle, où un génie prévoyant semble avoir réuni tout ce qui peut donner un tableau complet et saisissant des jours d'autrefois, ont permis aux auteurs de *La Vie de Société dans le Pays de Vaud au XVIIIe siècle* de faire un travail tout à fait original qui contient à la fois la succession des événements historiques et leur retentissement sur notre petit pays ; les mémoires particuliers d'un très grand nombre de contemporains, la correspondance qu'ils échangeaient avec leurs proches, avec des hommes de lettres, avec de nobles étrangers ou même des souverains ; les cartes de visite qu'ils s'envoyaient, des billets d'invitation, des menus de repas, des programmes de théâtre et de soirées, des descriptions de repas champêtres et de toilettes, des commérages de ville et de campagne, des consultations médicales, tout ce qui constitue en un mot l'existence, avec un relief qui donne l'illusion de l'immédiat. Quelle tentation irrésistible pour des gens d'esprit, à la plume alerte, que de rendre la vie à toutes ces feuilles fanées qui ne demandaient qu'un peu d'amour et de respect pour reverdir et reprendre leur éclat printanier. Ils l'ont essayé et ils l'ont fait avec une main si souple, avec tant de grâce que tous les acteurs de cette époque charmante évoqués par eux se sont comme réveillés d'un long sommeil et ont répondu à leur appel avec le sourire de la Belle au bois dormant. Les héros ont revêtu leur plus beau costume, et ils nous racontent eux-mêmes avec quels prodiges de savoir-faire et d'économie ils les ont acquis. Ils nous diront avec quelque orgueil leurs grands emplois et les illustres personnages qu'ils ont abordés. La maîtresse de maison nous introduit dans ses salons, nous présente ses hôtes sur lesquels elle nous confie sans réticence, à nous dont la discrétion est assurée, leurs sentiments les plus intimes, y ajoutant à l'occasion ses propres confidences.

La châtelaine campagnarde nous promène dans ses jar-

dins, nous offre ses plus beaux fruits, et volontiers échange avec nous quelque paquet de graines potagères. Le passé ressuscite. Les vieux manoirs ouvrent leurs portes. Le château de l'Isle oublie pour un instant les écoliers et les fonctionnaires qui ont fait invasion dans ses murs et troublé ses souvenirs, pour nous raconter son passé féodal. Il nous montre les fers forgés de ses escaliers, les armoiries des Chandieu, une des plus vieilles familles de France dont les souvenirs remontent à Charlemagne, des gobelins aux couleurs éclatantes, des salons dallés de marbre, tendus de damas cramoisi, des portraits de famille, des pendules de Boule au bronze doré, des glaces imposantes soutenues par de larges consoles, des fauteuils et canapés à hauts dossiers recouverts de velours ou de tapisserie, des commodes, des chambres à coucher aux lits à baldaquins.

Nous sommes en plein XVIIIe siècle.

Le vicomte de Chateaubriand a dit que l'aristocratie a trois âges successifs : celui des supériorités, celui des privilèges et enfin celui des vanités. Nous sommes à l'époque des privilèges. Le seigneur de l'Isle ne défendait plus à ce moment-là ses serfs et ses bourgeois avec ses gens d'armes, la lance à la main, bardé de fer sur un cheval caparaçonné ; il laissait ce rôle à nos messieurs de Berne et prenait du service militaire à l'étranger ; il revenait une ou deux fois par an embrasser sa femme et caresser ses enfants, il était l'hôte bienvenu à la lisière des bois solitaires du Jura, où l'on chassait encore l'ours, le sanglier et le loup ; il apportait après un long voyage des nouvelles du vaste monde où les rois faisaient l'histoire ; il revisait les comptes de la maison, touchait les redevances et les cens des paysans de sa seigneurie, invitait les gentilshommes du voisinage, le pasteur, le châtelain.

C'est dans une chambre de ce château qu'une petite fille de onze ans, Catherine de Chandieu, notait au jour le jour les

événements qui marquaient dans son existence uniforme. Elle rappelait la mort d'un vieil ami, la visite du médecin Tissot, son anniversaire et les friandises que sa mère lui avait données en l'honneur de ses onze ans. Mais laissons-lui la plume et glanons ici et là quelques-unes des courtes notes écrites avec le sérieux exquis des enfants pour qui tout ce qui les frappe a une égale importance :

« Le 3 février 1751, je suis entrée dans ma onzième année, ma mère m'a donné du turin (sorte de gâteau) pour faire la fête. Ma chère mère et mes chères tantes, qui songent toujours à mon bonheur, m'ont recommandé dans ce jour de prendre garde à mon humeur et d'être plus douce parce que, faisant cela, j'espère que le bon Dieu me donnera sa bénédiction, amen !...

» Le 14, nous avons commencé *Gil Blas* de Santillane. Il nous a bien fait plaisir ; c'est Mlle Catherine d'Étoy qui nous l'a envoyé.

» Le 22, on a tué la grosse truie.

» Le 29, Soliard est venu recevoir les censes.

» Le 9 décembre, on a fait le vin de pommes.

» Le 15, Charles est allé à Lausanne porter à ma mère un demi-cochon et l'étoffe pour faire ma robe et on a commencé à filer.

» Le 13 janvier, Charles a tué un renard et un lièvre.

» Le 5 février, ma tante de Villars a voulu se faire saigner et on n'a point pu tirer de sang.

» Le 16 mars, Minguette a fait ses chats.

» Le 15 août 1753, ma tante de Lisle a fait beaucoup de confitures et j'ai fait une petite compote et nous avons porté nos rouets à la cuisine.

» Le 12 novembre, il est venu des gens pour faire mourir les souris ; un homme de la montagne a tué un ours.

» Le 13, il a apporté les droits de la maison (c'est-à-dire certaines portions de l'ours).

» Le 3 mars 1754, ma mère et ma tante de Villars sont allées se promener en litière.

» Le 2 avril, je suis allée à Lausanne avec ma tante de Lisle me faire inoculer la petite vérole.

» Le 16 juillet, le cher papa est arrivé de Besançon.

» Le 22, mon cher père nous a fait de petites leçons à la chambre de l'aile.

» Le 25 novembre, l'ange de Noël est venu qui a porté des gants à ma cousine et à moi des épingles et de la dentelle. »

Pendant que Catherine de Chandieu grandissait au château de l'Isle entre sa mère et ses bonnes tantes, Salomon de Sévery faisait ses études à Lausanne et à Bâle et, nommé gouverneur des jeunes princes de Hesse, séjournait à la cour de Cassel ou conduisait ses élèves en Danemark. De là toute une correspondance fort intéressante adressée par le jeune pédagogue à sa famille. On y voit dans ses menus détails la vie d'une petite cour allemande. La princesse de Hesse, fille du roi d'Angleterre, éprouva pour le précepteur de ses fils une estime et une affection qu'elle lui montre durant son séjour dans sa famille, et, dont plus tard, ses lettres sont encore un témoignage.

On y voit la manière de voyager à cette époque, le retentissement qu'avaient chez nous les grands événements internationaux, par exemple la guerre de Sept Ans. M. de Sévery raconte d'une manière très vivante — puisqu'un obus éclatait sous ses fenêtres tandis qu'il avait la plume à la main — la prise de Cassel par les Français. La cour de Danemark, la vie princière, les fêtes, la chasse, les bals, le jeu sont dépeints non seulement par un observateur intelligent, mais par un hôte qui, par sa position, prenait une part active à ces plaisirs.

Enfin Catherine de Chandieu, jeune fille accomplie, sereine et gaie tout à la fois, rencontre Salomon de Sévery

déjà mûri par la vie, par les responsabilités qu'il avait dû prendre et les vastes connaissances qu'il avait acquises sur les hommes et les choses de son temps. Le foyer de Sévery se fonde et désormais les destinées du jeune ménage se dérouleront à Sévery ou à Mex, ou bien à Lausanne.

Les archives de famille vont s'enrichir de correspondances avec de nombreux amis. Les figures les plus diverses vont passer dans leur salon : des gentilshommes du pays, de nobles étrangers, des Excellences de Berne et des bourgeois que leur position de fortune ou leur profession mettaient en rapport avec les grandes familles.

Fouiller ces archives, évoquer les personnages qui ont joué un rôle dans la vie de société de notre petit pays au XVIIIe siècle, reconstituer la généalogie, les alliances de familles dont les unes sont étrangères, dont les autres sont éteintes, représente, nous l'avons dit et nous insistons, un travail considérable, mais on ne sent nulle part l'effort qui a rassemblé tous ces faits et les a groupés avec art, et ce labeur auquel ont été consacrées les veilles de plusieurs années, ne donne au lecteur qu'une impression de grâce souriante. Tout reprend vie sous les plumes de M. et Mme de Sévery ; leur compétence n'est jamais prise en défaut : histoire générale, droit féodal, annales des châteaux vaudois et des seigneuries.

L'intelligence sympathique de ceux qui ont aimé, souffert avant nous ont inspiré leur travail, mais, malgré l'émotion contenue qu'ils ont éprouvée en tirant de l'ombre ces lettres et ces mémoires qui ont traduit tant de joie et souvent tant de larmes et dont les auteurs pour la plupart leur tiennent de si près, ils ont eu avant tout le souci de la vérité dont ils ont poussé l'expression jusqu'à l'exactitude scientifique.

L'orthographe des lettres y est conservée minutieusement ; celle d'une aïeule de Benjamin Constant est invraisemblable. L'une des héroïnes du livre écrit constamment

asteure pour à cette heure; c'est la même qui écrit si noblement dans ses mémoires : « Je ne regrette point ma jeunesse pour les plaisirs frivoles qu'elle me procurait, les soins, les louanges, la dissipation, mais pour les biens solides que j'aurais pu me procurer ; le genre de vie le plus austère, le plus rempli de devoirs, et où les plaisirs sont clairsemés est le genre de vie le plus heureux... la femme qui a su résister à une jeunesse heureuse a une vieillesse honorable. » Ces belles paroles sont de Catherine de Chandieu qui n'avait pas perdu l'habitude de noter ses impressions.

On voit donc que si l'existence des acteurs de premier plan de ce « drame à cent actes divers » est irréprochable et s'ils sont restés chrétiens dans le siècle de Voltaire, la vertu pouvait subir des tentations ; dans cette société aimable et courtoise elle était exposée à des sièges en règle de beaucoup de jeunes gens spirituels, pleins de séduction, sachant tourner un madrigal galant, et qui consacraient à la vie de société une grande partie de leur existence.

Nous trouvons beaucoup de détails sur les moyens de transport. On prenait tantôt des carrosses lourds et pesants qui n'en étaient pas moins sujets à verser, tantôt des chaises à porteurs que bien des dames préféraient à tous les cabriolets.

Nous ne pouvons ici décrire tous les bals et toutes les fêtes champêtres dont nous trouvons la description minutieuse et pittoresque. On en faisait en l'honneur des étrangers en séjour à Lausanne. Il y eut, par exemple, dans le bois de St-Sulpice une réunion particulièrement brillante à laquelle assistait la duchesse de Wurtemberg. Parmi ceux qui recevaient se trouvaient les dames de Pons-Montrond, de St-Cierge, David, d'Orge, de Chancenet, Mme de Montolieu, le Dr Tissot, un de Crousaz. « Le spectacle qui me frappait le plus, dit une jeune fille, fut celui de tous les carrosses attelés, de toutes les livrées, de tous les gens de St-Sulpice, les pau-

vres, les enfants, les vaches, les moutons, les belles dames, les beaux messieurs ; tout ces mélanges au milieu d'un bois, à travers des branches formaient des groupes si variés que j'aurais voulu les peindre... Mon amie favorite est la comtesse de Lannion ; elle est vive, jeune, simple, gaie et charmante ; j'en suis enchantée ; je crois aussi que j'ai un peu de faible pour M. de Chabot ; je n'en suis pas bien sûre encore. J'ai eu la faiblesse de danser avec Barral et je m'en suis repentie quand il mordit mes doigts et les baisa, j'eus soin alors de le tenir toujours à une bonne distance. » Et plus loin :

« J'oubliais de vous dire que l'on fit une collecte pour les pauvres de Saint-Sulpice, la quêteuse fut la vicomtesse de Pons. On trouva des louis au fond de la bourse et le tout monta à quarante écus. Je ne sais pas encore à qui cette bonne idée vint, mais elle m'a paru bien à propos ; il y a beaucoup de misère dans ce village et leur « pâquier » a sûrement souffert par la quantité de carrosses et de chevaux. »

Près de là, dans le voisinage de la Venoge, un obélisque de marbre fut érigé en souvenir d'une entrevue de la comtesse de Brionne avec sa fille, la comtesse de Carignan. Ce monument fut détruit en 1798. Ce détail montre le prestige dont jouissait sous l'ancien régime la haute aristocratie. Voilà les souvenirs qu'à ce moment — 1774 — cette société paisible, qui se croyait assurée de l'avenir et à laquelle rien ne faisait encore prévoir la révolution, pensait devoir transmettre à la postérité la plus reculée.

En effet, dans les lettres des gens de cette époque on ne remarque avant 1789 aucune inquiétude sur la stabilité de l'édifice social, aucun malaise semblable à celui que révèle aujourd'hui la lecture du moindre journal. Le pays était tranquille, les plaintes des paysans — s'ils en faisaient — n'étaient pas l'objet de commentaires, les serviteurs étaient

attachés à leurs maîtres ; quant aux idées avancées de la bourgeoisie, elles étaient encore absolument étrangères à ce milieu. Benjamin Constant y jetait une fausse note et n'était pas aimé. Ceux qui, maintenant, fouillent sa biographie trouveront des détails inédits et pittoresques sur son enfance et son éducation ; son inoculation fut un événement longuement commenté ; il paraît avoir été, dans son adolescence, aussi vif dans ses gestes que dans ses propos. Sa cousine germaine, Angletine de Sévery, se plaint de ce qu'il l'ait battue parce qu'à son avis elle jouait mal son rôle dans une comédie de société.

Le théâtre était fort en faveur. Il n'y avait pas à Lausanne moins de sept salles où l'on donnait des représentations publiques, sans parler des salons où l'on jouait les pièces du temps. Les héroïnes du livre allaient parfois jusqu'à Ferney voir Voltaire jouer ses comédies dans des costumes « à faire étouffer de rire », écrit irrespectueusement Mlle de Chandieu. A défaut de comédie on jouait aux cartes ; on faisait des charades, on posait des énigmes ; j'en prends une au hasard : « Mon premier est un ordre, mon second est un ordre et mon tout est un désordre. » Vous ne devinez pas ! c'est vacarme. On dansait très longtemps ; chez Mlle de Corsier, une soirée dansante, qui eut lieu en 1762, commença à six heures ; on se mit à table à onze heures pour manger un ambigu qui était beau et parfaitement bien ordonné. « Après s'être bien repu, car il y avait en abondance, on sortit, il était minuit ; et l'on recommença à danser et l'on veilla jusqu'à quatre heures et demie. » Gibbon de son côté raconte qu'au sortir d'un bal il a vu des fenêtres du salon se lever le soleil dans toute sa splendeur.

La conversation est piquante, spirituelle, sans l'ombre de pédanterie, quelquefois un peu libre pour rappeler le siècle. On est aussi frappé de la persistance des locutions catholiques disparues de nos jours. La Cathédrale s'appelle Notre-

Dame, et les jours sont très souvent désignés par la fête des saints. Qui de nous ne serait embarrassé de recevoir une invitation pour la saint Antoine ?

Nous avons donné une idée générale de l'œuvre de M. et Mme de Sévery et avons glané ici et là quelques-uns des traits qui nous ont frappé.

Bientôt, autour de Salomon et de Catherine de Sévery, qui continue à noter dans son journal intime les événements saillants et ses impressions personnelles, se dessinent avec un relief plus marqué Gibbon, Tissot, Mme Polier de Corcelles...

La vie de Gibbon, qui ouvre le second volume, est indissolublement liée à Lausanne qui fut pour lui une seconde patrie et un foyer d'inaltérables affections. Lausanne ne l'a pas oublié : si les âmes bienheureuses sont ramenées dans les lieux où elles ont vécu, par la piété des souvenirs qu'elles ont laissés, si elles répondent à l'appel de leur nom, celle de Gibbon ne doit pas trouver ingrate cette ville qu'il a tant aimée et qu'il a associée à sa gloire. Dans ce livre souriant et bon, Gibbon refait avec nous les étapes de sa vie, il retrouve le portrait de ses meilleurs amis, de ses hôtes habitués ; il retrouve, non seulement ses lettres qui dormaient depuis plus d'un siècle et qui n'ont rien perdu de la jeunesse et de la verve qui les ont dictées, mais ses billets même, les lignes hâtives et négligées qu'un messager attend à la porte. On perçoit dans une vision aiguë le geste précis, le sourire ou les larmes.

Ce maître admirable a sans doute un regard indulgent pour ceux qu'il a initiés aux recherches historiques à Lausanne. On ne peut pas ouvrir les in-folios poudreux du code de Théodose de Godefroy ou ceux de Dom Bouquet à la Bibliothèque académique sans penser qu'il a dû froisser les mêmes pages d'une main fiévreuse, et sans y trouver le reflet lumineux de sa pensée profonde et de son insatiable curiosité.

Nous avions lu avec passion sa grande histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain ; grâce aux pieux descendants de ses amis, nous entrons dans l'intimité de ce grand esprit.

Gibbon, après deux séjours à Lausanne, s'y établit définitivement en 1783.

Lors de son premier séjour, il habitait au n° 17 de la Cité-Derrière, chez le pasteur Pavillard, qui fut chargé de le ramener au protestantisme qu'il avait abjuré pour se faire catholique. C'est pendant ce premier séjour qu'il fit la connaissance de Mlle Suzanne Curchod, plus tard Mme Necker, pour laquelle il éprouva un sentiment très vif. Trop d'obstacles séparaient les deux jeunes gens et cette idylle ne laissa qu'un parfum discret dans la vie de l'érudit, dont le cœur demeura ouvert à de nouveaux enthousiasmes autant qu'à de sérieuses amitiés féminines. Nous trouvons dans la correspondance la trace des douces relations qui unirent jusqu'à la mort Gibbon et la famille Necker.

Après avoir fait un long séjour à Rome, où la majesté des ruines de la reine du monde lui inspira son livre, et passé quelque temps à Lausanne en 1763, il retourna dans sa patrie. C'est à Londres qu'il composa et publia la plus grande partie de son ouvrage, et à Lausanne enfin qu'il l'acheva.

Durant les années qu'il vécut en Angleterre, il était entré au Parlement, puis, se sentant peu propre à l'action politique et aux joutes oratoires il ne put résister au désir de retrouver à Lausanne le charmant pays de ses rêves, cette nappe d'azur suspendue entre le nord et le midi de l'Europe avec son cadre de montagnes où le regard se repose tantôt sur le profil majestueux des Alpes, tantôt sur la ligne mélancolique et rêveuse du Jura et se perd à l'ouest dans le lointain horizon. Gibbon exprimait avec passion le charme de cette nature qui l'inspirait. Il était heureux d'y retrouver une société selon son goût et de rejoindre son ami Deyver-

dun, homme d'esprit, qui possédait à Lausanne une maison confortable qu'a remplacée aujourd'hui l'hôtel fédéral des Postes. Ils étaient célibataires et associèrent leur existence dans une merveilleuse harmonie de goûts et de sentiments. L'un fournissait le logement et Gibbon subvenait à l'entretien du ménage ; les amis de Lausanne, les de Sévery, en particulier, organisaient les bals et les réceptions qu'ils offraient et où l'assistance de femmes gracieuses et entendues était indispensable à ces deux maîtres de maison.

La mort seule de Deyverdun les sépara, après une amitié mémorable de trente-trois années.

Quand ses amis anglais voyaient le visage de Gibbon s'animer à l'idée de revoir son *home,* car c'est ainsi qu'il appelait toujours Lausanne, ils étaient très intrigués. « J'y trouve, disait-il, dans cette ville de dix mille âmes, une société de deux cents personnes aussi bonne que l'on puisse souhaiter. » Ils en étaient un peu jaloux, et, quand miss Maria Holroyd fit un séjour à Lausanne, elle ne manqua pas de traduire ce sentiment. « Vivent les Suisses qui, lorsque le roi de la place (c'est-à-dire Gibbon), comme il est appelé, ouvre la bouche — et vous savez que cela a généralement lieu avant qu'il se mette à parler — attendent tous dans un silence solennel ce qui suivra et le regardent comme un oracle ! »

Rien donc de plus simple ; Gibbon veut partout tenir le premier rôle et Lausanne l'enchante parce que personne ne peut le lui contester. Mais la jeune fille revint bientôt de sa première impression et comprit, à son tour, le charme et les qualités solides des familles auxquelles Gibbon s'était attaché. Il suffit de lire les nombreuses lettres échangées que les archives de Sévery livrent à notre curiosité pour comprendre combien ce jugement, qui n'est d'ailleurs qu'une amusante boutade, était peu fondé. Gibbon s'était fait aimer par sa bonne grâce souriante et son inépuisable bonté ; on appré-

ciait les qualités de l'homme du monde et on était sensible au prestige de cette vaste intelligence. Gibbon trouvait des lecteurs passionnés en Suisse, et, jusqu'à la fin de sa vie, on discutait avec lui ses compositions historiques. Pendant que les gentilshommes vaudois allaient, par curiosité, voir le siège de Genève, en 1783, Mme de Sévery et Gibbon lisaient l'histoire du règne d'Alexandre Sévère !

(A suivre) H.-F. SECRETAN.

PETITE CHRONIQUE ET BIBLIOGRAPHIE

Pierre Viret, sa vie et son œuvre (1511-1571), par Jean BARNAUD, Pasteur, Docteur ès-lettres.

Les fêtes du centenaire de *Pierre Viret* ont amené l'éclosion de toute une littérature qui restera comme un monument — le plus beau — élevé à la mémoire de *notre* grand réformateur. Parmi ces œuvres, il convient de donner la première place à celle de M. *Jean Barnaud,* pasteur et docteur ès-lettres. Pour rédiger cette étude magistrale l'auteur a collationné scrupuleusement toutes les sources manuscrites et imprimées. Il est résulté de ce prodigieux travail une biographie de Viret que l'on peut bien considérer comme absolument complète. M. Barnaud ne s'est pas seulement attaché à mettre en relief son personnage; il l'a situé dans le milieu créé par la nature et par l'histoire et surtout par les circonstances toutes particulières de la Réforme : Orbe et les troubles causés par les novateurs, Payerne, Neuchâtel, Genève, le Pays de Vaud, Lausanne et les grands événements de 1536, Nîmes, Montpellier, Lyon, Orange, Pau; il l'a suivi dans les diverses étapes de son activité littéraire et théologique : prédications, disputes religieuses, discussions avec le clergé catholique, avec d'autres réformateurs, avec les autorités civiles, religieuses; il a dépeint les personnages marquants avec lesquels Viret est entré en rapports, Cairoli, Calvin, Castellion, etc. De sorte que cette biographie d'un réformateur est en même temps un chapitre substantiel de toute l'histoire de la Réforme en pays de de langue française. Cette période, M. Barnaud l'a éclairée d'une lumière nouvelle et l'a mise en valeur d'une façon complète et — autant que cela peut se faire — définitive.